

EMPORION ET LES MUTATIONS DE L'ARCHITECTURE IBÉRIQUE AU PREMIER ÂGE DU FER

Emporion y las mutaciones: de la arquitectura ibérica a la primera Edad de Hierro

Pierre MORET
CNRS, UMR 5608. *Unité Toulousaine d'Archéologie et d'Histoire.*

Fecha de aceptación de la versión definitiva: 06-02-2002

BIBLID [0514-7336 (2000-2001) 53-54; 379-391]

RESUMEN: A partir de las recientes excavaciones de la *palaia polis* de Empúries, se discute la posibilidad de influjos cruzados entre arquitecturas griega e indígena durante la primera Edad de Hierro en el Languedoc y costas orientales de la península Ibérica.

Palabras clave: Emporion. Cultura Ibérica. Arquitectura. Primera Edad de Hierro.

ABSTRACT: Recent excavations at the *palaia polis* of *Emporion* (Empúries, Spain) give way to a discussion about possible cross-influences between greek domestic architecture and native architecture in Western Languedoc and along the eastern coast of the Iberian Peninsula.

Key words: Emporion. Iberian Culture. Architecture. First Iron Age.

Les fouilles récentes de la *palaia polis* d'Emporion nous permettent, pour la première fois, de connaître le plan d'un bloc de maisons grecques de l'époque archaïque en Extrême Occident. C'est une nouveauté d'importance, car même à Marseille on sait très peu de choses sur les maisons de la ville archaïque: le plan partiel de quelques cabanes ou maisons a pu être restitué, mais leur agencement dans la trame urbaine échappe encore à l'analyse (Gantès, 1992, Hermary *et alii* 1999: 49-51). Ailleurs en Gaule méridionale, le seul site qui ait livré un plan d'urbanisme grec est le fortin massaliote d'Olbia de Provence; mais sa fondation est beaucoup plus tardive, autour de 330 av. J. C. Les vestiges mis au jour à Sant Martí d'Empúries constituent donc un jalon capital dans l'histoire à peine ébauchée de l'architecture phocéenne en Méditerranée occidentale.

Ces vestiges nous permettent aussi de formuler sur des bases renouvelées la vieille question de l'influence exercée par Emporion sur l'architecture indigène. Mais ils suscitent, en même temps, une interrogation inverse: n'y aurait-il pas dans l'urbanisme archaïque d'Emporion un certain nombre de traits non grecs, susceptibles d'être expliqués par l'environnement ibérique de la petite communauté marchande phocéenne? C'est à ces deux questions que l'on va s'efforcer d'apporter quelques éléments de réponse.

Rappelons d'abord très brièvement les résultats des deux fouilles réalisées de 1994 à 1998 sur l'îlot –ou peut-être la presqu'île– de Sant Martí d'Empúries, site de la *palaia polis* (Aquilué *et alii* 2001 et sous presse). La première implantation connue est celle d'un village indigène du premier âge du Fer, constitué par des cabanes approximativement rectangulaires, juxtaposées les

unes aux autres, et possédant des murs en torchis. Dans cette première phase (II a et II b), qui va de 650/625 à 580 av. J. C., la petite communauté indigène de Sant Martí semble jouer un rôle d'intermédiaire très actif dans les trafics maritimes qui drainent ce recoin nord-ouest de la Méditerranée archaïque; ainsi reçoit-elle des amphores phéniciennes du sud de la péninsule Ibérique et des amphores étrusques, puis à partir de 625/600 des céramiques de la Grèce de l'Est.

Le premier habitat phocéen (phase III a) est mis en place entre 580 et 560/550. Plusieurs pièces rectangulaires sont alors édifiées le long d'une rue est-ouest dont le tracé ne sera plus modifié jusqu'au ^ve siècle. Mais les vestiges du premier établissement grec sont trop mal conservés pour qu'on puisse en déduire l'organisation d'ensemble du quartier fouillé. On ne dispose d'un plan à peu près complet que pour la phase III c, qui débute vers 540 (fig. 2, a). Une rue rectiligne, large de 2,90 m en moyenne, devait traverser l'ensemble de l'établissement. De part et d'autre sont édifiés des pâtés de maisons remarquablement réguliers, à en juger d'après les quatre pièces mises au jour du côté nord de la rue. Ces pièces ont des parois mitoyennes, construites en adobes sur un solin de pierre. Leur largeurs sont identiques à très peu près: 2,75 à 2,95 m entre les axes des murs, soit une mesure identique à celle de la largeur de la rue. Leur longueur n'est pas connue; on peut seulement dire qu'elle était supérieure ou égale à 7 m. On ignore si chacune de ces pièces constituait une unité d'habitation indépendante ou si elles s'agrégeaient entre elles pour former des maisons plus grandes.

Le premier enseignement de cette séquence stratigraphique, c'est que l'établissement grec d'Emporion succède *in situ* à un village indigène florissant. La fondation coloniale s'est-elle faite aux dépens de cette communauté indigène, ou résulte-t-elle d'une entente entre les deux communautés? Opter pour la première hypothèse revient à supposer que la population indigène de Sant Martí fut chassée, éloignée ou réduite à la soumission. La brusque rupture que l'on constate à partir de 580 dans l'organisation de l'habitat et dans les techniques de construction pourrait, à la rigueur, convenir à un tel scénario.

La seconde hypothèse s'accorde tout de même mieux avec l'ensemble des données archéologiques. En effet, compte tenu de la montée en puissance progressive des importations pendant les phases II a et II b, la fondation coloniale ne doit pas être considérée comme une irruption soudaine des Phocéens dans le nord-est de la péninsule Ibérique, mais plutôt comme l'aboutissement d'une entreprise commerciale préparée de longue main, et dans laquelle les indigènes furent nécessairement des partenaires actifs. On imagine mal un groupe de marchands grecs probablement peu nombreux, venus pour développer leurs affaires commerciales (objectif que le nom donné à leur petit établissement affichait d'ailleurs comme une enseigne), on imagine mal, dis-je, ces Grecs opter pour une stratégie d'affrontement, alors qu'une longue fréquentation préalable avaient dû créer des liens étroits entre eux et les indigènes de l'Empordà. Rappelons aussi que le petit habitat de l'îlot de Sant Martí n'était qu'un des points d'appui d'un peuplement indigène densément concentré dans la zone de l'embouchure du Fluvià (comme l'atteste la découverte récente d'une importante nécropole à Vilanera, Codina *et alii*, 2000): le rapport de force n'était pas, comme à Marseille, en faveur des Grecs.

Je dois laisser là cette question cruciale et difficile de la nature des rapports initiaux entre Grecs et Ibères, car elle nous entraînerait trop loin du problème architectural qui nous occupe. J'en retiens cependant une chose: c'est que les conditions si particulières de l'installation des Phocéens à Ampurias impliquent vraisemblablement, dès l'origine, une étroite imbrication des intérêts grecs et indigènes, et par conséquent une certaine porosité, si l'on veut bien me passer l'expression, entre la communauté grecque et la communauté indigène d'Ampurias, quel qu'ait été le sort de cette dernière à partir de 580 / 560.

Pour autant, je ne crois pas que cette connivence entre Grecs et Ibères ait entraîné un processus inéluctable de mixité culturelle. Introduire ici l'idée d'un *melting pot* emporitain relèverait de l'anachronisme; il me semble, au contraire, que l'affirmation du modèle culturel grec dut être d'autant plus forte que la petite communauté phocéenne se trouvait isolée dans un environnement indigène dynamique. Malgré les apparences,

cette observation n'est pas contradictoire avec le fameux passage de Strabon (III, 4, 8) relatif à la "forme de gouvernement mélangée" d'Emporion. En effet, de quelque façon qu'on le tourne, ce texte ne peut renvoyer ni à l'étape initiale de la fondation de la colonie, ni à la *palaia polis*. Il évoque, dans un cadre chronologique extrêmement flou, une phase ultérieure du développement de la cité, postérieure en tout cas à l'installation des Grecs sur le continent.

Après ces remarques préliminaires, il est temps de voir dans quel contexte régional viennent s'insérer les maisons archaïques d'Ampurias. Outre la Catalogne, cette enquête doit être étendue au Languedoc occidental: de fait, on oublie trop souvent, quand on se réfère à l'environnement indigène d'Emporion, que l'embouchure de l'Aude en était deux fois plus proche que l'embouchure de l'Èbre, et que les Pyrénées n'ont jamais constitué un obstacle aux échanges entre les peuples des régions littorales (sur ces échanges, cf. Gailledrat, 1997 et Guilaine et Py 2000).

Je résumerai dans les lignes qui suivent un bilan présenté récemment (Moret, sous presse). Sur le littoral languedocien comme dans les régions côtières de la Catalogne, de l'Empordà jusqu'au Penedès, il n'existe aucune tradition d'architecture en pierre ou en brique, ni de maisons agglutinées formant des blocs, avant le milieu du V^e siècle. À la fin de l'âge du Bronze et dans les premiers moments de l'âge du Fer, on pratique en Languedoc et en Catalogne littorale une architecture en torchis à armature de poteaux porteurs, sur des plans plus ou moins arrondis, ovales, bi-absidiaux ou oblongs (pour le Languedoc occidental: Carozza, 2000; pour la Catalogne côtière: Pons, 1994; Belarte, 1997; Francés, 2000). Ces cabanes en matériaux légers, parfois semi-excavées dans le sol naturel, sont regroupées selon des dispositions généralement mal connues, mais qui semblent irrégulières et très espacées.

Le panorama se modifie rapidement dans ces régions littorales à partir d'une date qui oscille entre 550 et 500. On voit alors se généraliser les constructions à murs porteurs et l'emploi de la brique crue moulée, en même temps qu'apparaissent des maisons à cloisons intérieures et à murs mitoyens. Ces mutations ont été généralement

expliquées par l'influence grecque, voire dans les cas les plus précoces par celle des Phéniciens ou des Étrusques. Il est évident que ces contacts, surtout au VI^e siècle, jouèrent un rôle capital dans la transformation des formes d'habitat. Mais d'autres facteurs entrent en jeu; pour bien les comprendre, il faut aller plus loin dans l'intérieur des terres et remonter quelques siècles en arrière.

Il existe en effet dans la dépression centrale de l'Èbre, depuis le Bronze Final au moins, une forte tradition d'architecture en pierre et en adobe. On trouve dans cette région des maisons quadrangulaires, regroupées en rangées ou en blocs de part et d'autre d'une rue ou d'une place médiane, dans des villages clos plus ou moins fortifiés (Gardes, 1995; López Cachero, 1999; Moret, 2000). Ce sont des maisons de taille réduite, constituées le plus souvent d'une unique pièce rectangulaire allongée, parfois divisées en deux par une cloison interne. Les villages clos de ce type se multiplient à partir du VIII^e siècle dans la dépression centrale de l'Èbre (Navarre et Aragon), dans la basse vallée du Segre et du Cinca et dans le Bas Aragon. La technique de l'adobe joue un rôle important, dès la fin de l'âge du Bronze, dans cette architecture. Attestée à la fin du Bronze moyen au Cabezo Sellado (Alcañiz, Teruel), on la retrouve à Cortes de Navarra dès le X^e siècle dans le niveau P IV (Munilla *et alii*, 1996: 156-159).

Avec un retard d'un siècle environ sur le Bas Aragon, la basse vallée de l'Èbre et le sud du littoral de Tarragone connaissent à leur tour, entre 650 et 600, les mutations que nous venons de décrire. Ce phénomène a été particulièrement bien observé au Barranc de Gafols (Ginestar), à travers la succession de deux phases bien différenciées: d'abord, jusque vers le milieu du VII^e siècle, de simples cabanes attestées par des fosses et des trous de poteaux, puis un habitat organisé à murs porteurs construits en briques crues sur un solin de pierre (Sanmartí *et alii*, 2000).

Une influence phénicienne a été invoquée pour expliquer cette brusque évolution (Asensio *et alii*, 2000: 257 et 259). Mais cette interprétation ne serait convaincante que si l'on retrouvait dans l'architecture des sites préibériques du bas Èbre et du littoral méridional de la Catalogne

des éléments vraiment caractéristiques de la maison phénicienne d'Occident, telle que l'ont fait connaître les fouilles des établissements phéniciens d'Ibiza, du Sud-Est (Guardamar del Segura) et de l'Andalousie. Or, ce n'est pas le cas. Les seuls points communs relevés – construction en briques crues moulées, plan quadrangulaire – sont des acquis anciens de l'architecture indigène de la moyenne vallée de l'Èbre qui se sont diffusés progressivement vers l'est, d'abord vers le Bas Aragon au VIII^e siècle, puis vers la Terra Alta, le bas Èbre et les régions côtières avoisinantes au VII^e siècle. Pour le reste, l'architecture phénicienne se caractérise par des plans à pièces multiples, relativement complexes, profondément différents du modèle ibérique qui, on l'a vu, est fondé sur la juxtaposition d'un nombre variable de cellules rectangulaires simples qui forment autant d'unités domestiques.

Les transformations de l'habitat sur les sites de la basse vallée de l'Èbre sont donc, selon toute probabilité, l'aboutissement d'une phénomène d'expansion culturelle d'ouest en est, amorcé plusieurs siècles plus tôt dans l'Èbre moyen (Fig. 1). L'établissement de liens commerciaux avec les Phéniciens a, tout au plus, joué un rôle d'accélérateur dans cette évolution, dans la mesure où les produits importés ont pu attirer vers la côte des populations ou des individus isolés venant des régions de l'intérieur, porteurs de ressources techniques et de conceptions architecturales qui ne tardèrent pas à s'imposer sur le littoral.

Il faut enfin citer deux édifices préibériques de la basse vallée de l'Èbre, récemment découverts, dont la conception et le plan sont profondément différents de tout ce qu'on connaissait jusqu'à présent dans la région (Fig. 3). Je veux parler des maisons fortes de Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel) et d'El Calvari (Vilalba dels Arcs, Tarragona). À Tossal Montañés, il s'agit d'une maison-tour isolée, de plan circulaire et d'au moins deux étages, construite entre 550 et 500 (Moret 2001). Le bâtiment bi-absidial d'El Calvari, construit entre 625 et 575, est interprété par ses fouilleurs comme un bâtiment public, peut-être un lieu de culte (Bea *et alii* sous presse), mais je ne crois pas que l'hypothèse d'une fonction résidentielle puisse être écartée. Le fait que l'on ait affaire dans les deux cas à des

demeures isolées, non intégrées dans une agglomération, les rattache à une conception de l'habitat fondamentalement différente de celle qui a abouti au village clos. D'autre part, leur plan curviligne constitue une exception dans cette partie de la vallée de l'Èbre. Le plan très particulier de la maison forte de Vilalba n'a même aucun parallèle connu en Espagne; on ne peut guère le comparer qu'aux maisons à absides du sud de la France (les murs de ces dernières sont certes beaucoup moins épais, mais c'est parce qu'ils ne soutenaient pas, comme à Vilalba, un étage supérieur). Faute de jalons intermédiaires dans le reste de la Catalogne, il peut paraître risqué de prêter à cet édifice de la vallée de l'Èbre et aux maisons à abside du Languedoc une origine commune; on voit mal, toutefois, dans quelle autre direction chercher une parenté. Quoi qu'il en soit, ces constructions singulières sont une preuve supplémentaire de la vitalité et de l'originalité de l'architecture indigène de la vallée de l'Èbre.

Le tableau de la Figure 3 résume sous une forme graphique simplifiée l'ensemble de ces observations. On notera surtout la netteté du gradient sud-ouest / nord-est qui traduit (d'une façon sans doute exagérément schématique) la diffusion progressive des techniques de construction, de l'intérieur de la vallée de l'Èbre vers le littoral, d'abord vers l'est, puis vers le nord jusqu'au Languedoc.

Telle est, esquissée à grands traits, la situation de l'architecture domestique indigène dans le nord-ouest de la méditerranée, au moment où les Phocéens prennent pied dans l'Empordà. Dans ce contexte, où a pu s'exercer l'influence d'Emporion, et plus largement l'influence grecque? Certainement pas dans la vallée de l'Èbre, où les Grecs n'avaient pas grand chose à apprendre, sur le plan technique, à des Ibères déjà dotés d'un solide patrimoine architectural.

On doit aussi abandonner l'hypothèse d'une origine grecque pour les maisons à abside semi-circulaire de Gaule méridionale. Cette idée, qui a trouvé un écho largement favorable dans l'archéologie languedocienne, avait été suggérée par André Nickels à propos d'une maison à abside et à parois en adobes de La Monédière (Bessan, Hérault), construite entre 540 et 500 (Nickels,

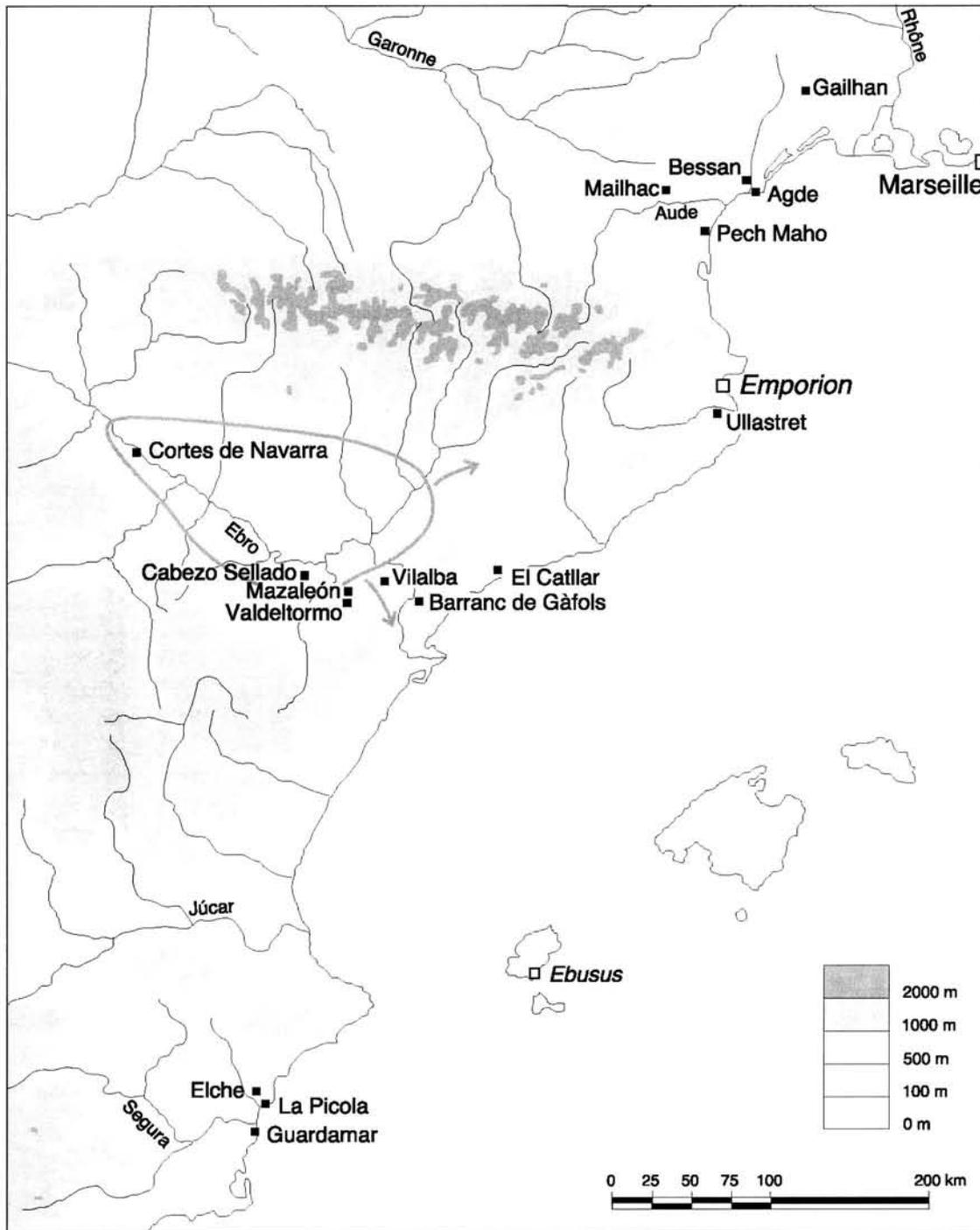


FIG. 1. Carte de situation des principaux sites mentionnés, et délimitation de l'aire d'origine du village clos et de la construction en adobes dans la vallée de l'Èbre (I^{er} - VIII^e siècles).

1976). J'ai exposé ailleurs en détail les arguments qui conduisent aujourd'hui à rejeter cette interprétation (Moret sous presse). La maison à abside simple ou double est un élément constitutif du patrimoine architectural indigène, en dehors de toute filiation grecque, comme l'a bien montré B. Dedet (1991) et comme de nouvelles découvertes l'ont récemment confirmé, notamment à Mailhac (Gailledrat *et alii*, 2000: 176); à quoi l'on pourrait d'ailleurs ajouter l'exemple plus lointain de Vilalba, dans la vallée de l'Èbre, dont nous venons de parler. Les maisons à absides grecques appartiennent, dans leur très grande majorité, à des périodes plus anciennes; on n'en compte plus que de rares exemples au VI^e siècle, plus rares encore en Occident où la maison rectangulaire est, dès l'origine, la forme d'habitat normale sur les sites coloniaux phocéens. Enfin, la composition du mobilier céramique appartenant à la phase d'occupation de la maison de La Monédière n'accrédite en aucune manière l'idée d'un "faciès grec": on y trouve, certes, des amphores grecques, mais ces articles voués par nature à l'échange ne nous apprennent rien sur l'identité des bâtisseurs ou des habitants de la maison.

Tout compte fait, la seule originalité de la maison de La Monédière réside dans l'utilisation de l'adobe, au lieu du torchis et du clayonnage; pour le reste, elle conserve les deux caractères essentiels de l'architecture indigène de la transition Bronze-Fer en Languedoc, à savoir un habitat à structure disjointe, non agglomérée, et des maisons à plan curviligne ou absidial. Si l'on peut parler d'un cas exceptionnel, c'est seulement parce que l'utilisation de la brique crue est ici dissociée d'une autre innovation qui l'accompagne normalement en Languedoc, à savoir l'agglutination des maisons en blocs plus ou moins réguliers et, partant, la généralisation du plan quadrangulaire.

C'est plus près d'Emporion, à Pech Maho (Sigean), qu'il faut plutôt chercher les premiers stigmates d'une influence grecque. Cet oppidum côtier situé au sud de l'embouchure de l'Aude a livré d'assez nombreux vestiges de sa phase d'occupation archaïque. Les premiers résultats d'un projet collectif de recherche dirigé par Eric Gailledrat laissent entrevoir, vers

525 av. J. C., la mise en place d'un quartier composé, comme à Sant Martí d'Empúries, d'une rangée de maisons rectangulaires à parois mitoyennes munies d'un solide soubassement de pierre (Fig. 2, b). Le choix du plan rectangulaire permet d'insérer la maison, considérée dès lors comme une cellule formant partie d'un ensemble et non plus comme un tout indépendant, dans un projet cohérent d'aménagement de l'habitat.

La similitude entre ce schéma et celui du premier établissement grec de la *palaia polis* d'Emporion prend un relief tout particulier dans le contexte des relations apparemment privilégiées qui existaient entre Pech Maho et Emporion. Ces relations ont été spectaculairement révélées, comme on sait, par la lettre commerciale sur plomb du deuxième quart du V^e siècle, trouvée à Pech Maho, qui fait état de transactions impliquant des *Emporitai* (Rodríguez Somolinos, 1998: 350-353). Cela dit, un autre facteur a pu concourir à l'adoption de ce type de plan par les habitants de Pech Maho. Dès l'origine, une importante composante ibérique est perceptible dans cette population. Plusieurs personnages mentionnés dans la lettre commerciale précitée ont un nom d'origine ibérique, et ce sont à nouveau des noms ibères que l'on retrouve, un siècle ou deux plus tard, gravés sur de la vaisselle de table ou sur des amphores. On peut donc considérer qu'à Pech Maho le modèle ibérique du village clos à maisons mitoyennes s'est surajouté au modèle emporitain pour donner forme à l'architecture d'un établissement portuaire ouvert par vocation sur l'extérieur.

Paradoxalement, c'est dans l'immédiat hinterland d'Ampurias que l'influence de l'architecture phocéenne semble la plus discrète. Pendant une période fort longue –un demi-siècle au bas mot–, l'existence de l'établissement grec n'entraîne aucun changement notable dans les habitudes des bâtisseurs indigènes de l'Empordà et des régions voisines; ce n'est qu'au début du V^e siècle que la maison rectangulaire à murs porteurs fait son apparition dans le nord de la Catalogne. Le phénomène est peut-être un peu plus précoce (fin du VI^e siècle?) sur l'oppidum d'Ullastret, proche d'Ampurias, en rapport avec l'érection d'une puissante muraille, mais les données stratigraphiques

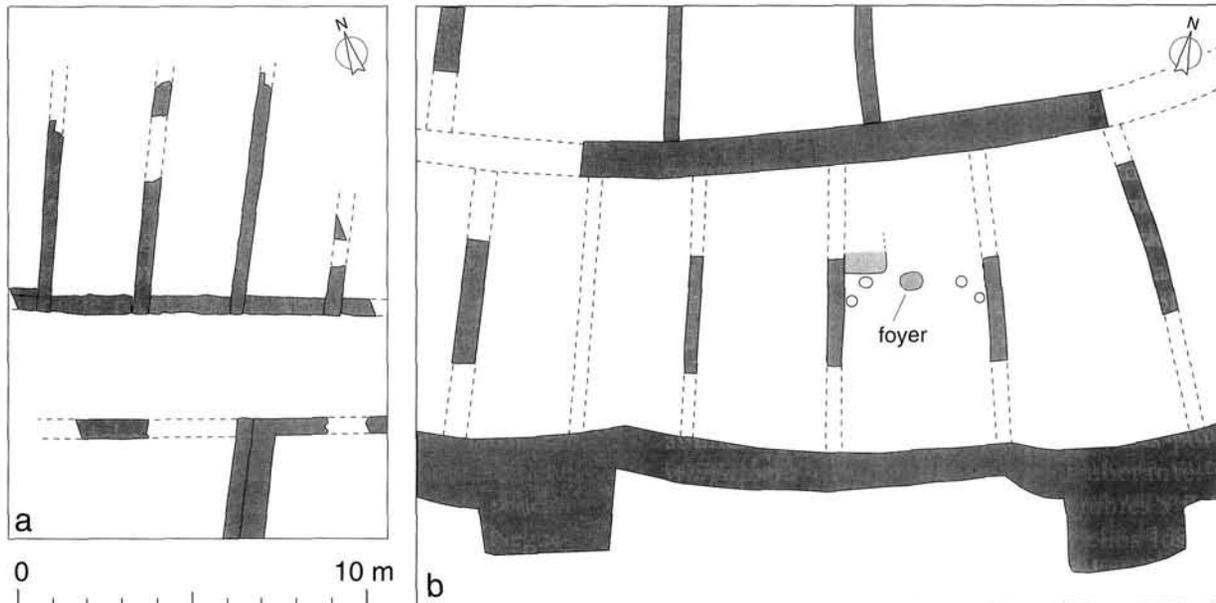


FIG. 2. a: Sant Martí d'Empúries, *palaia polis*, phase III c, d'après Aquilué et alii, 2001, fig. 7. b: Maisons de la fin du VI^e siècle à Pech Maho (Sigean), d'après Y. Solier (modifié).

relatives aux premières phases d'implantation de l'habitat y sont encore assez confuses.

Cette situation paradoxale peut s'expliquer par la nature de l'enclave grecque d'Emporion, qui fonctionnait comme un relais sur des routes commerciales maritimes à longue distance plutôt que comme un centre de redistribution à l'échelon local. Les Emporitains avaient sans doute des relations plus étroites et plus suivies avec leurs partenaires ibères ou élysiques d'autres ports de la côte, parmi lesquels Pech Maho est à ce jour l'exemple le mieux connu, qu'avec les populations rurales indigènes de leur arrière-pays.

Nous avons raisonné jusqu'à présent comme si l'architecture de la *palaia polis* d'Ampurias était le produit d'une tradition purement grecque, transportée en terre ibère. Mais n'y a-t-il pas eu, jusqu'à un certain point, une altération, ou du moins un gauchissement du modèle grec, sous l'influence de l'environnement indigène? Cette interrogation s'impose dès lors qu'on place côte à côte le plan du pâté de maisons mis au jour à Sant Martí d'Empúries et le plan des villages

clos de la vallée de l'Èbre (Fig. 3). Ici et là, ce sont des maisons étroites –on parlerait plus volontiers de cases ou de cellules–, beaucoup plus longues que larges ; leur technique de construction est la même; et elles sont identiquement disposées en rangées serrées, formant des blocs homogènes à cloisons mitoyennes.

Il est vrai, d'autre part, que les maisons de la *palaia polis* ne s'inscrivent dans aucun des types actuellement reconnus de l'architecture domestique grecque de l'époque archaïque (cf. Lang, 1996). La disposition en batterie de ces pièces très étroites n'a certes rien à voir avec l'urbanisme aéré si typique de la plupart des colonies grecques d'Occident, dans lesquelles la maison est, du moins au départ, toujours au large dans l'ample trame du lotissement colonial.

Je ne crois pas, cependant, que ces arguments soient suffisants pour attribuer à une influence du milieu indigène les caractères originaux des maisons d'Emporion. En premier lieu, il ne faut pas oublier que les fouilles n'ont ouvert qu'une toute petite fenêtre sur l'habitat archaïque de la

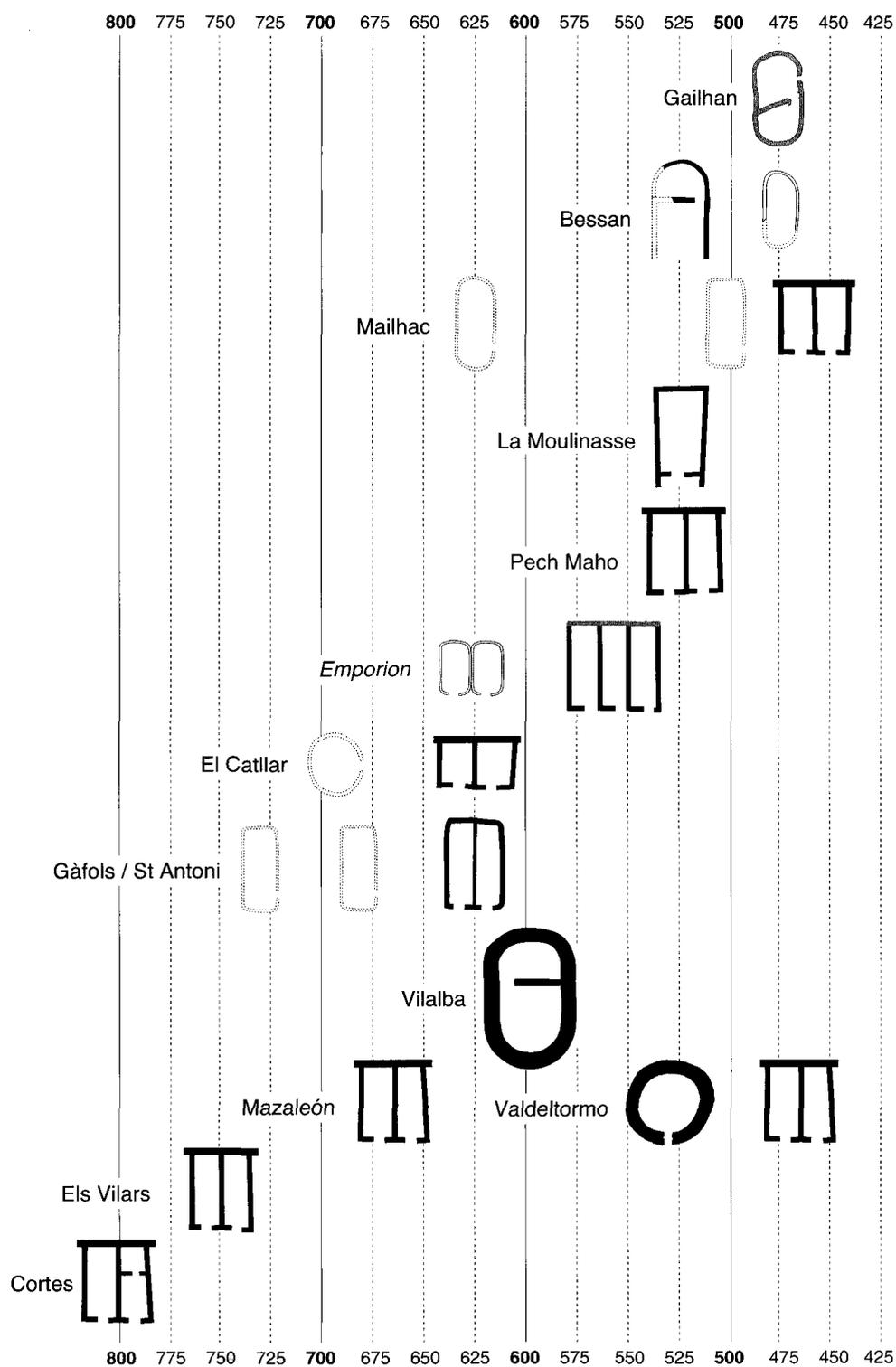


FIG. 3. Tableau chronologique de l'évolution de la maison dans le Languedoc occidental et le nord-est de l'Espagne.

palaia polis. Qui sait si des maisons d'un plan différent n'existaient pas dans d'autres secteurs du site? Et n'aurait-on pas affaire, plutôt qu'à de véritables maisons d'habitation, à des magasins ou à des entrepôts, ce qui pourrait expliquer la forme très étroite des pièces fouillées? On ne pourra sans doute jamais apporter de réponse précise à ces questions, mais on risque, en les oubliant, de verser dans une vision réductrice et faussée de l'architecture emporitaine.

Les similitudes avec l'architecture ibérique peuvent résulter d'une convergence, due à des contraintes topographiques comparables. Le premier site d'Emporion était un petit îlot rocheux où les colons grecs furent contraints de pelotonner leurs maisons dans un espace étriqué. Tant qu'ils n'eurent pas la possibilité de s'installer au large sur le continent, les Emporitains durent user d'expédients pour "tenir" dans les limites de l'îlot: ils pouvaient y parvenir en calculant au plus juste la taille des maisons et en les serrant les unes contre les autres. Les villages ibériques étant souvent implantés sur le sommet d'une petite colline, il est normal qu'on y constate le même type d'adaptation au terrain.

D'autre part, si l'on y regarde de plus près, la régularité du tracé des maisons de la *palaia polis* est sans exemple dans le monde indigène. Les cases des villages préibériques ne présentent jamais, comme à Emporion, des murs rigoureusement rectilignes et parallèles, ni des largeurs égales; jamais non plus on ne peut y discerner un tracé régulateur strictement modulaire (nous reviendrons plus loin sur ce dernier aspect).

Il faut aussi tenir compte du fait que le plan d'ensemble de l'établissement de Sant Martí d'Empúries était probablement fort différent de celui des villages ibériques contemporains du sud et de l'ouest de la Catalogne. Ceux-ci sont toujours organisés autour d'un espace médian (rue ou place) qui constitue leur unique axe de circulation; ce n'est qu'à une période plus tardive, à partir du v^e siècle, que l'on voit apparaître des plans plus complexes en milieu indigène. À Sant Martí, la disposition et l'orientation de la seule rue connue permet d'envisager l'existence de deux autres rues parallèles, au milieu et au sud de l'îlot.

En dernier lieu – et c'est sans doute l'argument le plus fort –, les villages indigènes comparables se

situent tous, comme nous venons de le voir, dans la vallée de l'Èbre et dans l'ouest de la Catalogne, fort loin de l'Empordà où les Grecs choisirent de s'installer. Dans un rayon de plus de cent kilomètres, les habitats de l'hinterland d'Emporion sont tous, au début du vi^e siècle, soit des grottes, soit des cabanes en bois et torchis. Il faudrait créditer ces Grecs d'une singulière curiosité et d'une improbable familiarité culturelle avec le monde barbare, pour admettre qu'ils soient allés chercher leur source d'inspiration si loin de leur seule base ibérique. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien de mixte ou d'hybride dans l'architecture du premier établissement d'Emporion; il faut plutôt y voir une adaptation à des conditions très particulières, sans équivalent connu sur les autres sites coloniaux de l'Occident grec.

Du reste, si l'on se tourne vers le monde grec, le caractère apparemment isolé, voire aberrant du cas emporitain doit être interprété avec beaucoup de prudence. Nous sommes encore loin de percevoir toute la diversité des réalisations de l'architecture grecque archaïque. On sait que les modèles architecturaux mis en œuvre n'étaient pas les mêmes dans les vieilles agglomérations de la Grèce propre et dans les grands quadrillages des colonies de peuplement d'Italie et de Sicile. Pourquoi ne pas convenir que des solutions encore différentes pouvaient avoir cours dans de tout petits établissements coloniaux dont Emporion est, à ce jour, le seul exemple archéologiquement connu pour l'époque archaïque?

J'ajouterai qu'à bien y regarder, la disposition des maisons d'Emporion n'est pas totalement dépourvue de parallèles dans le monde grec, et c'est même à Marseille qu'on trouve l'un des plus intéressants. La fouille de la rue de la Cathédrale a livré, dans un niveau daté entre 520 et 480, quatre pièces à murs mitoyens probablement rectangulaires, de largeur identique (environ 4,50 m à l'entraxe des murs), alignées contre un mur de terrasse (Gantès, 1992: 77 et Fig. 4). Hormis la largeur plus grande des pièces, le dispositif est semblable à celui de la *palaia polis* d'Emporion. Hors du domaine phocéén, le village de Vroulia, sur l'île de Rhodes, daté de la seconde moitié du vii^e siècle, présente contre le mur d'enceinte une longue rangée de pièces

rectangulaires larges de 2 à 4 m (Lang, 1996: 193-194). La restitution proposée par F. Lang (*ibid.*, Fig. 65) suppose la réunion de ces pièces par deux et la présence de vastes cours à l'avant, mais il ne s'agit que d'une hypothèse; ce qu'il faut surtout retenir pour notre propos, c'est la succession régulière de pièces relativement petites, toutes orientées dans le même sens. On pourrait aussi citer, dans un contexte très différent, la forteresse archaïque de Vrachos, près de Phylla en Eubée, où vingt pièces identiques de 4,5 x 5,9 m sont alignées au milieu de l'enceinte; d'après un réexamen des fouilles anciennes, il pourrait s'agir de baraquements militaires (Coulton, 1997).

Je suis certes conscient du caractère disparate de ces quelques exemples; leur seul vertu est de montrer qu'un schéma d'urbanisme fondé sur une succession de pièces aux dimensions standardisées, relativement petites, alignées en batterie dans un bloc compact, n'était pas étrangère à l'architecture grecque archaïque. Je me risquerai donc à conclure que l'allure "ibérisante" des maisons d'Emporion n'est due qu'au hasard d'une convergence.

Pour terminer, quelques mots sur une fouille que les découvertes d'Emporion éclairent d'un jour nouveau. Au ^v^e siècle, de tous les établissements ibériques fouillés sur le littoral oriental de l'Espagne, La Picola (Santa Pola, Alicante) est, avec Ullastret, le seul qui ait livré des traces vraiment nettes d'une influence architecturale grecque (Fig. 4). Construit vers 450 / 430, le petit port fortifié de La Picola servit pendant près d'un siècle de débouché maritime à la puissante cité ibère d'Elche. On en sait assez sur son tracé régulateur pour pouvoir affirmer, sans grand risque d'erreur, que l'enceinte, les rues, les maisons, la porte principale, bref, toutes les constructions connues de cet établissement d'allure militaire s'organisent en fonction d'un module de six pieds, pour un pied valant environ 29,7 / 30 cm (Moret et Badie, 1998; Badie *et alii*, 2000: 117-133).

Ces résultats nous avaient mis sur la piste d'un modèle grec, d'autant plus que la même unité de mesure se déduit des proportions de l'enceinte du ^{iv}^e siècle de la Neapolis d'Ampurias (Moret, 1998: 84). Mais en même temps,

force était de reconnaître que nous ne trouvions pas dans le monde grec de parallèles satisfaisants pour un plan qui alignait comme des cellules des maisons aux dimensions exigües; nous avons donc dû, non sans hésitation, nous résoudre à postuler un "modèle inconnu" (Badie *et alii*, 2000: 129-131). Ce sont finalement les fouilles d'Emporion qui, de façon inespérée, viennent de nous livrer ce modèle.

Il existe en effet plusieurs analogies remarquables entre le plan de La Picola et celui de la *palaia polis*, mis en place un siècle plus tôt mais qui se maintint sans grands changements jusqu'au milieu du ^v^e siècle. On retrouve la même disposition des maisons par rapport à la rue, et leur succession n'est pas moins régulière; mais ce qui est surtout frappant, c'est la coïncidence des plans régulateurs (Fig. 4, b-c). Dans les deux cas, la largeur de la rue et la largeur des maisons (celle-ci étant mesurée à l'entraxe des murs mitoyens) sont rigoureusement identiques. La seule différence réside dans le module métrique utilisé: 12 pieds à La Picola, probablement 10 pieds à Emporion, pour une unité de mesure identique, comprise entre 29,5 et 30 cm, sans doute un pied ionien (cf. Wilson Jones, 2001: 689).

Cette étroite parenté de conception entre les plans d'Emporion et de La Picola est une pièce de plus à verser au dossier de ce qu'on pourrait appeler le paradoxe emporitain. D'un côté, l'influence d'Emporion est faible et tardive dans son environnement immédiat; elle est même d'autant moins perceptible que des dynamiques internes issues de la moyenne vallée de l'Èbre sont à l'œuvre, au même moment, dans tout le nord-est de la péninsule. C'est seulement à partir du ^{iv}^e siècle que des éléments architecturaux d'origine grecque commenceront à apparaître dans le plan de quelques fortifications ibériques catalanes (Ullastret, Turó del Montgròs).

De l'autre côté, Emporion exerce une influence précoce et caractérisée, mais ponctuelle, sur quelques relais côtiers beaucoup plus éloignés, comme Pech Maho et La Picola. Bien qu'on n'en connaisse pas de vestiges archaïques, Sagonte appartenait probablement aussi à cette catégorie, celle des relais commerciaux indigènes assidûment fréquentés par les négociants grecs d'Emporion. C'est là qu'étaient leurs intérêts,

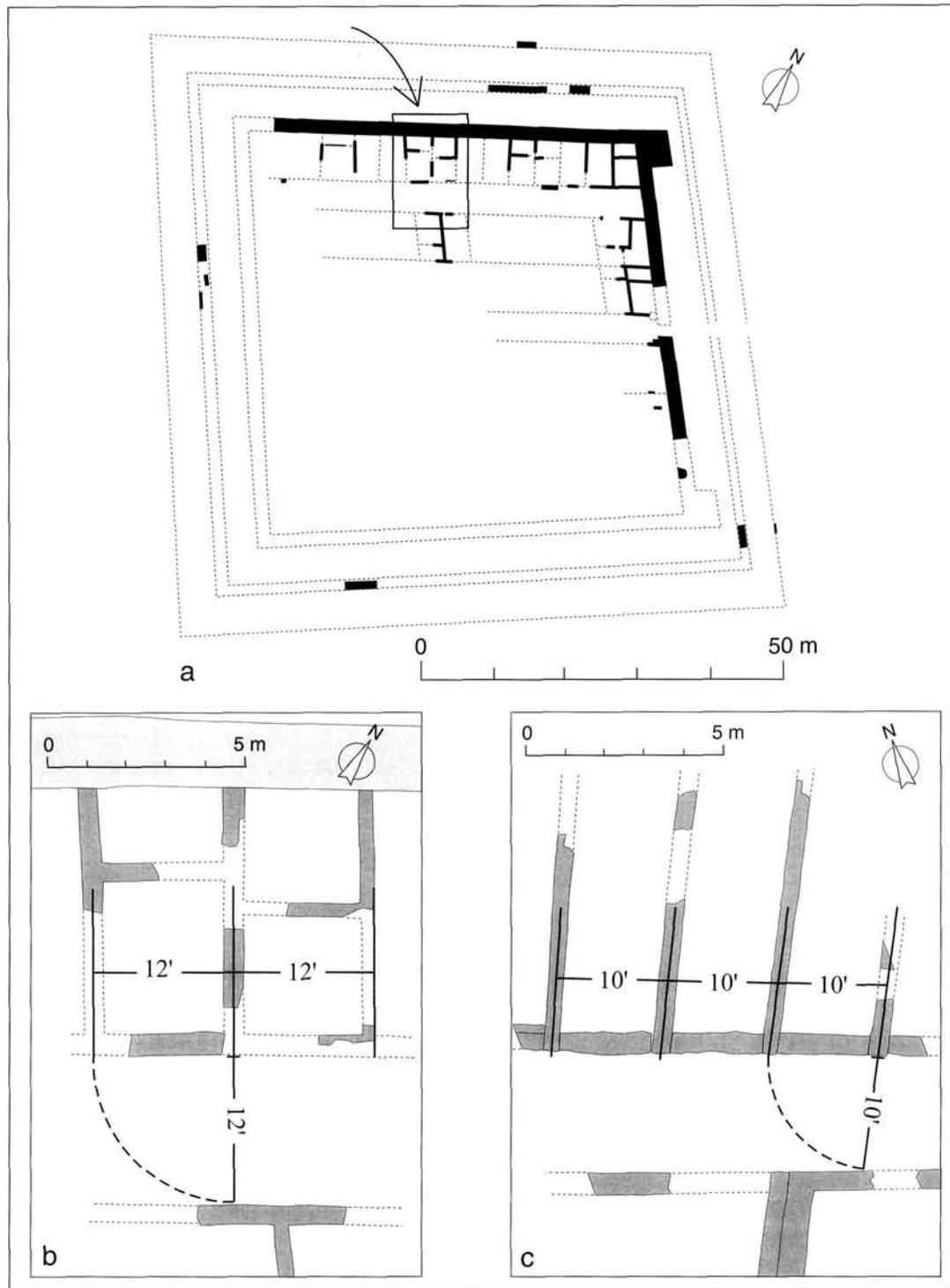


FIG. 4. a et b: La Picola (Santa Pola), d'après A. Badie et P. Moret. c: Sant Martí d'Empúries, palaia polis, phase III.c, d'après Aquilué et alii. Les valeurs modulaires du plan régulateur sont exprimées en pieds.

c'est là qu'ils ont laissé leur empreinte; l'écriture gréco-ibérique, née quelque part autour d'Alicante, mais jamais employée en Catalogne, est une illustration frappante du même phénomène. Au risque de schématiser à l'excès, je serais volontiers porté à croire que cette petite cité de marins et de marchands tournés vers le large mit deux siècles à découvrir son arrière-pays et à se convaincre qu'elle pouvait aussi s'y développer.

Références bibliographiques

- AQUILUÉ, X.; CASTANYER, P.; SANTOS, M. et TREMOLEDA, J. (2001): "Les céramiques gregues arcaïques de la Palaia Polis d'Empòrion". Dans *Ceràmiques jònies d'època arcaica: centres de producció i comercialització al Mediterrani Occidental* (Monografies Emporitanes, 11), Empúries, pp. 285-346.
- AQUILUÉ, X.; CASTANYER, P.; SANTOS, M. et TREMOLEDA, J. (sous presse): "Nuevos datos acerca del hábitat arcaico de la Palaia Polis de Ampurias". Dans LUCE J.-M. (éd.): *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet*. Colloque international, Toulouse, 9-10 mars 2001, à paraître dans *Pallas*.
- ASENSIO, D.; BELARTE, C.; SANMARTÍ, J. et SANTACANA, J. (2000): "L'expansion phénicienne sur la côte orientale de la péninsule ibérique". Dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel* (Carcassonne, 1997). Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, pp. 249-260.
- BADIE, A.; GAILLEDRAT, E.; MORET, P.; ROUILLARD, P.; SÁNCHEZ, M. J. y SILLIÈRES, P. (2000): *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante, Espagne)*. Paris.
- BEA, D.; DILOLI, J. et VILASECA, A. (sous presse): "El Turó del Calvari (Vilalba dels Arcs, Terra Alta). Un recinte singular de la primera edat del ferro al curs inferior de l'Ebre". Dans *Ibers a l'Ebre, recerca i interpretació, I Jornades d'Arqueologia del Baix Ebre* (Tivissa, 23-24 novembre 2001).
- BELARTE, M. C. (1997): *Arquitectura domèstica i estructura social a la Catalunya protohistòrica* (Arqueo-Mediterrània, 1), Universitat de Barcelona.
- CAROLLA, L. (2000): "À la source du Premier Âge du fer languedocien". Dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel* (Carcassonne, 1997). Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, pp. 9-23.
- CODINA, D.; DEHESA, R.; LLINAS, J. et alii (2000): "Prospeccions i excavacions arqueològiques en Vilanera (L'Escala, L'Alt Empordà)". Dans *V Jornades d'arqueologia de les comarques de Girona*. Olot, pp. 57-59.
- COULTON, J. J. (1997): "Euboean Phylla and Greek Barracks". Dans EVELY D. et alii (éd.): *Minotaur and Centaur, Studies in the Archaeology of Crete and Euboea presented to Mervyn Popham*. BAR-Int. Ser., 638, pp. 161-165.
- DEDET, B. (1990): "Une maison à absides sur l'oppidum de Gailhan (Gard) au milieu du V^e s. avant J.-C. La question du plan absidial en Gaule du Sud", *Gallia*, 47, pp. 29-55.
- FRANCÉS I FARRÉ, J. (2000): "Características y evolución de los hábitats de la primera Edad del Hierro en la depresión prelitoral catalana". Dans *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro* (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19). Girona, pp. 33-42.
- GAILLEDRAT, E. (1997): *Les Ibères de l'Èbre à l'Hérault (VI^e-IV^e s. avant J.-C.)*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 1, Lattes.
- GAILLEDRAT, E.; POUPET, P. et BOISSON, H. (2000): "Nouvelles données sur l'habitat protohistorique de Mailhac (Aude) au premier âge du Fer (VII^e-V^e s. av. J.-C.)". Dans *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro* (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19) Girona, pp. 173-184.
- GANTÈS, L.-F. (1992): "La topographie de Marseille grecque. Bilan des recherches (1829-1991)". Dans BATS M. et alii (éd.): *Marseille grecque et la Gaule* (Colloque international, Marseille, 1990). Etudes Massaliètes, 3, Aix-en-Provence, pp. 71-88.
- GARDES, P. (1995): "Proto-urbanisme et mutation sociale dans la vallée de l'Ebre à la charnière de l'Âge du Bronze et de l'Age du Fer. Quelques réflexions générales", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 31 (1), pp. 7-30.
- GUILAINE, J. et PY, M. (2000): "Les relations méditerranéennes et occidentales (-1000/-500)". Dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel* (Carcassonne, 1997). Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, pp. 414-432.
- HERMARY, A.; HESNARD, A. et TRÉZINY, H. (1999): *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*. Paris.
- LANG, F. (1996): *Archaische Siedlungen in Griechenland. Struktur und Entwicklung*. Berlin.

- LÓPEZ CACHERO, J. (1999): "Primeros ensayos urbanísticos en el NE peninsular: el ejemplo de Genó y los poblados de espacio central", *Pyrenae*, 30, pp. 69-89.
- MORET, P. (1998): "'Rostros de piedra'. Sobre la racionalidad del proyecto arquitectónico de las fortificaciones urbanas ibéricas". Dans *Los iberos príncipes de Occidente (Congreso Internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998)*. Barcelone: Fundación "la Caixa", pp. 83-92.
- MORET, P. (2000): "Les fortifications du premier âge du Fer dans le nord-est de l'Espagne et en Languedoc Occidental: éléments pour une confrontation". Dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, pp. 73-81.
- MORET, P. (2001): "El Tossal Montañés (Valdeltor-mo, Teruel): une maison-tour ibérique du VI^e siècle av. J.-C.", *Madrider Mitteilungen*, 42, pp. 84-100.
- MORET, P. (sous presse): "Maisons phéniciennes, grecques et indigènes: dynamiques croisées en Méditerranée occidentale (de l'Hérault au Segura)". Dans LUCE J.-M. (éd.): *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet*. Colloque international, Toulouse, 9-10 mars 2001, à paraître dans *Pallas*.
- MORET, P. et BADIE, A. (1998): "Metrología y arquitectura modular en el puerto de La Picola (Santa Pola, Alicante) al final del siglo V a.C.", *Archivo Español de Arqueología*, 71, pp. 53-61.
- MUNILLA, G.; GRACIA, F. et GARCÍA, E. (1996): "La secuencia cronoestratigráfica del Alto de la Cruz (Cortes de Navarra) como base para el estudio de la transición Bronce Final-Hierro en el valle medio del Ebro", *Gala*, 3-5, pp. 153-170.
- NICKELS, A. (1976): "Les maisons à abside d'époque grecque archaïque de La Monédière, à Bessan (Hérault)", *Gallia*, 34, pp. 95-128.
- PONS, E. (1994): "L'hàbitat a Catalunya durant el primer mil.lenni a.C: Els precedents de l'habitació consolidada", *Cota Zero*, 10, pp. 9-18.
- RODRÍGUEZ SOMOLINOS, H. (1998): *Inscriptiones graecae antiquissimae Iberiae (IGAI)*. Dans *Testimonia Hispaniae antiqua II A*. Madrid: Editorial Complutense, pp. 333-362.
- SANMARTÍ, J.; BELARTE, M. C.; SANTACANA, J.; ASENSIO, D. et NOGUERA, J. (2000): *L'assentament del bronze final i primera edat del ferro del Barranc de Gafols (Ginestar, Ribera d'Ebre)*. Arqueo Mediterrània, 5. Universitat de Barcelona.
- WILSON JONES, M. (2001): "Doric measure and architectural design, 2: a modular reading of the classical temple", *American Journal of Archaeology*, 105, pp. 675-713.